

Introduction

Pourquoi écrire aujourd'hui une introduction à la pensée de Freud ? La question n'est pas absurde. En effet, les bibliothèques regorgent de livres qui lui sont consacrés. Pourquoi alors un nouvel ouvrage ? De plus, l'époque paraît marquée par une crise profonde de la psychanalyse qui serait pour ainsi dire entrée dans l'ère du soupçon. On ne compte plus les attaques virulentes, les mises en question radicales dont elle a fait l'objet ces dernières années. Pourquoi parler encore d'une théorie contestée et d'une pratique concurrencée par d'autres techniques ? À ces questions, s'en ajoute une troisième. Pourquoi inscrire cette présentation aux côtés d'ouvrages introduisant à la pensée des grands philosophes ? En effet, Freud a fait beaucoup pour marquer sa différence à l'égard de la philosophie, des faiseurs de système et auteurs de conceptions du monde.

Notre *Freud, pas à pas* part alors d'un triple présupposé. Nous supposons d'abord l'utilité de réexposer aujourd'hui le parcours de Freud et ses concepts. Notre situation d'écriture ne peut manquer d'éclairer différemment les doctrines. Les préoccupations, les problèmes et les débats de l'époque conduisent inmanquablement à accentuer davantage tel aspect de la découverte freudienne et à faire passer au second plan des éléments traditionnellement mis en avant. Cette relecture constante de l'œuvre freudienne, pour

redondante qu'elle puisse paraître, n'en fait pas moins partie de sa vie, de sa survie et de son actualité.

Nous postulons ensuite l'intérêt indéniable que présente l'œuvre freudienne, et donc le fait que cette grande pensée peut nous aider à penser aujourd'hui. Il nous semble que les idées psychanalytiques sont assez plastiques pour se prêter à la réinterprétation innovante qu'impose peut-être aujourd'hui la remise en question fondamentale à laquelle elles sont confrontées. Ces objections de taille exigent qu'on y réfléchisse et imposent peut-être un redéploiement, une réexposition ou une accentuation différente des pratiques et savoirs analytiques, pour en renouveler l'intérêt et en démontrer l'actualité. Nous supposons que cela est possible et, modestement, nous proposons de présenter au lecteur ce qui nous semble indéniablement vivant dans le texte freudien.

Enfin, nous faisons l'hypothèse que Freud, pour n'être pas philosophe, n'en a pas moins beaucoup de choses à dire à la philosophie. Sans être philosophique, son savoir intéresse le philosophe et modifie la position de certains problèmes philosophiques. Nous pouvons avec Freud reposer autrement des grandes questions et y apporter des réponses différentes.

L'ouvrage a plusieurs objectifs et ambitions. D'abord, ceux d'introduire en douceur une théorie imposante par l'ampleur et la radicalité, en constante évolution, et des thèses souvent plus subtiles et ambiguës que ne le laisse penser la vulgate psychanalytique. Pour ce faire, nous avons choisi pour fil directeur le cours de la vie de Freud. Ces éléments biographiques distillés au fur et à mesure et l'exigence de contextualisation nous semblent favorables à une claire compréhension des théories par la restitution de l'histoire des problèmes et de leurs enjeux. L'exposition chronologique nous paraît aussi exigée par la démarche même de Freud, qui remet sur le métier ses thèses à mesure que s'enrichissent sa pratique et sa culture. Nous avons également opté pour un plan très séquencé, qui permet au lecteur de se repérer facilement dans

le livre et aussi d'aller plus directement vers ce qui occupe plus particulièrement sa curiosité.

L'approche philosophique de la pensée de Freud se traduit directement par le développement à l'issue de chaque chapitre d'une grande question qui paraît appelée par le thème abordé : peut-on psychanalyser Freud ? La psychanalyse est-elle une science ? Le corps parle-t-il tout seul ? Peut-on connaître l'inconscient ? La psychanalyse est-elle un rationalisme ou une ouverture sur l'irrationnel ? Comment expliquer le refoulement ? La pensée freudienne est-elle déterministe ? Pourquoi certains tombent-ils malades et pas d'autres ? Quelle place est-il laissé à la conscience ? Faut-il se détourner de la culture si elle contribue à notre malheur ? À quoi sert et que peut la psychanalyse ?... À ce questionnement, s'ajoute le souci de soulever au fil du texte un certain nombre de difficultés que pose la psychanalyse freudienne. Loin de vouloir en donner une image idéale, ou d'en retracer la légende dorée, nous avons souhaité indiquer l'existence de certains problèmes d'interprétation, de certaines obscurités, de certains points contestables et contestés.

Le principe retenu est celui d'une explication de Freud par lui-même. Autrement dit, nous avons choisi de recourir presque uniquement aux livres de Freud pour exposer les différents aspects de son travail. Cela explique et justifie, d'une part, le très grand nombre de citations tirées de ses œuvres pour illustrer et compléter les analyses, et, d'autre part, l'absence quasi complète de références à une littérature secondaire et aux débats entre les grands commentateurs de la pensée de Freud, excepté sur certains thèmes où cela semblait vraiment utile. Il nous a semblé que ce choix rendait l'ouvrage plus accessible et présentait l'avantage de donner à lire un très grand nombre d'extraits de textes de Freud et ainsi, ce qui reste notre principal espoir, de faire naître chez le lecteur l'envie d'aller lire ces grands livres qui sont ici présentés.

Les extraits sont tirés des *Œuvres complètes* de Freud publiées aux PUF, hormis les textes compris dans les quelques volumes qui n'étaient pas encore sortis dans cette édition au moment où nous avons rédigé cet ouvrage. Presque à chaque fois est précisé le nom du texte d'où est tirée la citation et le numéro du volume dans le cas des *Œuvres complètes*. Après leur première mention, les volumes des *Œuvres complètes* sont notés *OC* accompagné du numéro du volume — par exemple : *OC X*.

1 Origine et premiers pas de la psychanalyse

**Les années de jeunesse et de formation. La volonté de savoir
La volonté de soigner**

Les premières années

Freiberg et après

Sigmund Schlomo Freud est né le 6 mai 1856 à Freiberg, une petite ville de Moravie, province de l'Empire austro-hongrois. À partir du 28 octobre 1918, la ville se trouve sur le territoire tchécoslovaque ; et depuis janvier 1993, elle se situe en République tchèque. Il serait plus exact de dire que celui qui voit le jour à cette date s'appelle Sigismund Freud. On l'appellera aussi « Sigi » pendant son enfance. Il changera son prénom l'année de ses vingt-deux ans (en 1878), préférant se faire appeler Sigmund.

Freud est né dans une famille juive. Son père était même fils et petit-fils de rabbins. On peut être un peu surpris, tant Freud est connu pour ses analyses critiques de la religion, de le voir ouvrir le récit de sa vie par cette déclaration : « Mes parents étaient juifs, je suis moi-même resté juif¹. » Nous y reviendrons. Son père, un homme assez libéral et ouvert, était devenu commerçant. Le commerce se présentait, en effet, pour beaucoup de juifs comme la solution sociale et économique aux nombreux problèmes qu'ils rencontraient : persécutions, exclusions et interdictions multiples. Cette profession leur imposait de se déplacer beaucoup. Jacob Freud y sera lui aussi contraint. Il fait commerce de tissus. Mais les temps sont durs, ses affaires mauvaises et il fait faillite. Freud a environ trois ans quand toute la famille est forcée de quitter Freiberg et la Moravie pour la grande ville, la capitale, Vienne, dans laquelle beaucoup espèrent trouver à travailler. Il paraît avoir été très marqué par ce départ et surtout par le long voyage en train — via Leipzig — dont il garda un très mauvais souvenir. On sait qu'il fut longtemps victime d'une appréhension des voyages en train :

« Je suis l'enfant de gens aisés à l'origine, qui, à ce que je crois, avaient vécu suffisamment à l'aise dans ce petit trou de province. Alors que j'avais à peu près trois ans, une catastrophe survint dans la branche industrielle dont mon père s'occupait. Il perdit ses biens et nous dûmes par nécessité quitter cette localité pour aller résider dans une grande ville. Vinrent alors de longues et dures années ; je crois qu'elles ne valaient pas la peine qu'on en tire quelque chose de notable. En ville, je ne me sentis jamais vraiment à l'aise ; je pense maintenant que la désirance pour les belles forêts du pays natal, dans lesquelles, à peine capable de

1. « Autoprésentation », 1925, p. 51-122, in Freud, *Œuvres complètes*, Psychanalyse, XVII, 1923-1925, *Névrose et Psychose*, 1992, 336 pages, p. 57.

marcher, j'avais déjà coutume d'échapper à mon père, ne m'a jamais quitté¹... »

Le père de Freud est né en 1815. Il pourrait être son grand-père ! Quand il épouse la mère de Freud, Amalia, il a déjà eu deux fils d'un premier mariage, dont l'un aura un petit garçon, âgé d'un an de plus que Freud. Amalia a vingt et un ans de moins que son mari (elle est née en 1836) et lui donnera 8 enfants : Sigismund, Julius, qui mourra à seulement quelques mois, Anna, Rosa, Adolphine (Dolfi), Paula, Marie (Mitzi) et Alexander. Freud semble avoir été très aimé, presque chéri, par sa mère et en avoir retiré un solide sentiment de confiance.

Pauvreté et antisémitisme

La situation financière du père de Freud est plus que précaire. La famille part s'installer à Vienne, où elle vivra longtemps dans la misère. Jacob Freud ne parvint en réalité jamais vraiment à restaurer sa situation et, tout en appartenant à la société bourgeoise de Vienne, vécut chroniquement sa vie durant avec sa nombreuse famille dans une situation d'assez grande pauvreté. En 1885, la gêne de la famille est telle qu'une sœur de Freud est obligée de se placer comme bonne d'enfants, ce qui, pour cette famille d'origine assez bourgeoise, a pu être ressenti comme une forme de déchéance. Freud a gardé toute sa vie le souvenir cuisant de cette misère, un souvenir d'autant plus vif qu'il a connu longtemps de gros problèmes d'argent, ne parvenant pas à financer ses études, à subvenir aux dépenses de la vie courante ou à acheter des billets de train pour aller voir sa fiancée. Amalia, la mère de Freud, déploya

1. « Des souvenirs-couverture », 1899, p. 253-276, in Freud, *Œuvres complètes* Psychanalyse, III, 1894-1899, *Textes psychanalytiques divers*, 1989, 306 pages, p. 265-266. Freud présente la série de souvenirs qu'il analyse dans ce passage comme ceux d'un autre, « un homme de 38 ans ». Une analyse de S. Bernfeld a pu montrer qu'il s'agissait de souvenirs d'enfance de Freud lui-même.

des efforts infinis et des trésors d'ingéniosité pour joindre les deux bouts, faire tourner sa maison et permettre à son fils d'étudier.

Freud ne parle jamais de son enfance à Vienne. Outre la pauvreté, il est confronté à l'antisémitisme de la société viennoise et autrichienne de l'époque. Celui-ci le touche d'abord médiatement. Son père se trouve en butte à l'hostilité de beaucoup de ses contemporains, mais réagit à cela avec une certaine abnégation ou résignation. Il fut très atteint par un épisode de la vie de son père que celui-ci lui raconta alors qu'il devrait avoir dix ou onze ans. Il parle de l'événement dans une page de *L'Interprétation des rêves* :

« C'est ainsi qu'un jour il me fit le récit suivant, pour me montrer combien l'époque où j'étais arrivé au monde était meilleure que la sienne : étant encore un homme jeune, j'étais allé me promener dans la rue, le samedi, dans ta ville natale, avec mes beaux habits, un bonnet de fourrure tout neuf sur la tête. Un chrétien survient, envoie voler d'un coup mon bonnet dans la boue en criant : Juif, descends du trottoir ! "Et qu'as-tu fait ?" Je suis passé sur la chaussée et j'ai ramassé le bonnet, telle fut sa placide réponse. Cela ne me parut pas héroïque de la part de l'homme grand et fort qui menait par la main le petit bonhomme que j'étais. À cette situation qui ne me satisfaisait pas, j'en opposais une autre qui correspondait mieux à ma façon de sentir, la scène dans laquelle le père d'Hannibal, Hamilcar Barca, fait jurer à son petit garçon, devant l'autel domestique, qu'il prendra vengeance des Romains. Depuis lors, Hannibal eut sa place dans mes fantaisies¹. »

Freud au contraire paraît avoir développé tôt une forte résistance face aux persécutions subies par les juifs. Il s'offre par exemple, en 1883, une petite revanche pour l'humiliation subie par son père lors d'une scène de train dont il est l'un des protagonistes et qu'il est fier de raconter à sa fiancée Martha. Dans le train, il

1. « L'Interprétation du rêve », 1899-1900, in Freud, Œuvres complètes, Psychanalyse, IV, 2003, p. 234-235.